

LACAN

21 JANVIER 1975

R.S.I.

4

Justement, à cause de ce dont je vous parle, le noeud, je ne peux pas avoir, je ne peux pas m'assurer d'avoir un plan parce que le noeud, si vous le voyez comme je l'ai dessiné là tout à droite, je vous expliquerai après pourquoi il prend cette forme-là, disons de 3 pages, imaginons-les brochées, ficelées ici : voilà donc la première qui est un morceau de page, ceci pour me faire comprendre, cela semble aller de soi ; la seconde, c'est S qui est juste dessous et vous voyez que si la troisième qu'il vous est facile d'imaginer à partir de ce brochage à gauche, ^{qu'il} est nécessaire que la troisième refile sur la première. Néanmoins il y a des endroits où à perforer les pages vous n'en trouverez qu'une. Il y en a 3, ici vous ne trouverez que la page 2, ici que la page 1, et ici que la page 3. Mais partant ailleurs vous trouverez les 3, ce qui m'empêche d'avoir un plan puisqu'il y a en a 3.

Schéma I →

Il y a plusieurs modes d'énoncer le sens, qui tous se rapportent au Réel dont il répond. Pour que vous ne vous embrouillez pas quand même, je vous marque que le Réel ici, il se marque du bord d'un trou ; l'Imaginaire ici et là que le Symbolique ... ça c'est pour ... c'est pour que vous suiviez. Tous se rapportent, ces sens, au Réel, au Réel dont chacun répond. C'est l'axe où se confirme la souplesse du noeud, qui fait aussi sa nécessité. Le principe du noeud, c'est qu'il ne se défait pas, sauf à ce qu'on le brise. Qu'est-ce que c'est que ce dénouement du noeud qui est impossible ? C'est le retour à une forme dite triviale et qui est celle du rond de ficelle justement, de sorte que c'est un noeud, c'est un noeud au second degré ; c'est un noeud qui tient, comme vous l'avez déjà maintes fois entendu de ma voix, c'est un noeud qui tient à ce qu'il y ait 3 ronds. Le vrai noeud, le noeud dont on s'occupe dans la théorie des noeuds, c'est ce qui, comme vous le voyez là sur la figure que je viens d'ajouter, est justement ce qui ne se transforme pas par une déformation continue en la figure triviale du rond. Si on parle d'un noeud fait avec 3 figures triviales, à savoir 3 ronds, c'est quelque chose qui se désigne ou plutôt se dessine de ceci : c'est qu'à couper de cette façon quelque

.../...

chose qui est, si on peut dire, le noeud borroméen lui-même, vous obtiendrez en conjoignant ce que vous avez coupé à chaque fois, vous obtiendrez la figure propre d'un noeud au sens propre du mot. En quoi consiste la façon la plus commode de montrer qu'un noeud est un noeud ?

Schéma II → Ce noeud-là, celui de droite, est le noeud le plus simple qui existe. Vous l'obtenez à faire qu'à arrondir une corde et à la passer par exemple sur la droite du bout que vous tenez, c'est à faire rentrer la corde par la gauche à l'intérieur du rond qu'ainsi vous avez formé que vous voyez se faire ce qui sur une corde s'appelle un noeud, un noeud que vous pouvez dénouer, mais qui ne se dénoue plus à partir de quand ? A partir du moment où vous supposez que les 2 bouts de la corde se rejoignent par une épissure, ou bien que vous supposez que cette corde n'a pas de fin, s'étend jusqu'aux limites pensables ou plus exactement dépasse même ces limites, auquel cas vous aurez à faire à proprement parler au noeud le plus simple, ce noeud qui, quand vous le formez, a la forme que vous voyez là à droite, c'est-à-dire est ce qu'on appelle un noeud trèfle - clover-leaf en anglais. Il est trèfle en ceci qu'il est 3, qu'il dessine mis à plat, qu'il permet de dessiner non pas 3 champs mais 6 champs. Ce sont ces champs que vous retrouvez dans la forme, la forme du noeud borroméen, celle qui n'est faite ^{que} de ceci que l'un de chaque figure que j'ai appelée triviale, rond de ficelle, l'un de chacune de ces figures fait des 2 autres noeud, c'est-à-dire que c'est d'être 3 qu'il y a un lien, un lien de noeud qui se constitue pour les 2 autres. Si vous entendez parler quelquefois d'un monde à 4 dimensions, vous saurez que, dans ce monde calculable mais pas imaginable, il ne saurait y avoir de tels noeuds. Impossible d'y nouer une corde - si tant est que ce monde existe -, impossible d'y nouer une corde en raison de ceci que toute figure quelle qu'elle soit qui se supporte non pas d'une ligne mais d'une consistance de corde, que toute figure de cette espèce est déformable dans n'importe quelle autre. Néanmoins si la chose vous était imaginable, il vous serait possible d'entendre, de savoir par oui-dire, parce qu'aussi bien la démonstration n'en est pas simple, mais qu'elle est faisable, c'est que dans un espace supposé être à 4 dimensions, ce sont non pas des

.../...

consistances de lignes, mais des surfaces qui peuvent faire noeud, c'est-à-dire qu'il subsiste dans l'ordre indéfini des dimensions supposables comme étant au nombre supérieur aux trois dont se constitue - c'est bien là qu'il faut que je m'arrête - dont se constitue assurément notre monde, c'est-à-dire notre représentation. Au moment où je dis monde, n'aurais-je pas dû dire notre Réel, à cette seule condition qu'on s'aperçoive que le monde ici comme représentation dépend de la jonction de ces trois consistances que je dénomme du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, les consistances d'ailleurs leur étant supposées. Mais qu'il s'agisse de trois consistances et que ce soit d'elles que dépende toute représentation est là quelque chose de bien fait pour nous suggérer qu'il y a plus dans l'expérience qui nécessite cette, je dirais trivision, cette division en trois de consistances diverses, que c'est de là sans que nous puissions en trancher ~~qui est supposable~~ que la conséquence soit notre représentation de l'espace tel qu'il est, soit à 3 dimensions.

La question qui s'évoque à ce temps de mon énoncé, c'est ceci qui répond à la notion de consistance : qu'est-ce que peut être supposée - puisque le terme de consistance suppose celui de démonstration - qu'est-ce que peut être supposée une démonstration dans le Réel ? Rien d'autre ne le suppose que la consistance dont la corde est ici le support. La corde ici est, si je puis dire, le fondement de l'accord. Pour faire un saut dans ce qui de ce que j'énonce ne se produira qu'un peu plus tard, je dirai que la corde devient ainsi le symptôme de ce en quoi le symbolique consiste, ce qui ne va pas mal après tout avec ceci dont nous témoigne le langage que la formule "montrer la corde" en quoi se désigne l'usure du tissage, a sa portée puisqu'enfin de compte montrer la corde c'est dire que le tissage ne se camoufle plus en ceci dont l'usage métaphorique est aussi permanent, ne se camoufle plus dans ce qu'on appelle, avec l'idée qu'en disant ça on dit quelque chose, dans ce qu'on appelle l'étoffe. L'étoffe de quelque chose, c'est ce qui pour un rien ferait image de substance et ce qui d'ailleurs est usuel dans l'emploi. Il s'agit dans cette formule

de "montrer la corde" dont je parlais, de s'apercevoir qu'il n'y a d'étoffe qui ne soit tissage.

J'avais préparé pour vous sur un papier, - c'est trop compliqué à dessiner au tableau - fait tout un tissage, uniquement fait de noeuds borroméens. On peut en couvrir la surface du tableau noir. Il est facile de s'apercevoir qu'on arrive à un tissu, si je puis dire, hexagonal. Ne croyez pas que là pourtant la section d'un quelconque des ronds de tissage - appelons-les là comme ça - libérera quoi que ce soit de ce à quoi il est noué, puisque à n'en couper qu'un seul ils seront, ces 6 autres ronds libérés d'une coupure, retenus ailleurs, retenus par les 6 fois 3, 18 autres ronds avec lesquels il est noué de façon borroméenne.

Si j'ai tout à l'heure sorti prématurément - mais il faut bien, c'est même la loi du langage, que quelque chose sorte avant d'être commentable - si j'ai sorti le terme de symptôme, c'est bien parce que le Symbolique est ce qui de la consistance fait métaphore la plus simple. Non pas que la figure circulaire ne soit premièrement une figure, c'est-à-dire imaginable, c'est même là qu'on a fondé la notion de la bonne forme ; et cette notion de la bonne forme, c'est bien ce qui est fait pour nous faire, si je puis dire, rentrer dans le Réel ce qu'il en est de l'Imaginaire. Et je dirai plus : il y a parenté de la bonne forme avec le sens, ce qui est à remarquer.

L'ordre du sens se configure, si l'on peut dire, naturellement de ce que cette forme du cercle désigne. La consistance supposée au Symbolique se fait accord de cette image en quelque sorte primaire dont en somme il a fallu attendre la psychanalyse pour qu'on s'aperçoive qu'elle est liée à l'ordre de ce corps à quoi est suspendu l'Imaginaire. Car qui doute - c'est même sur ce mince fil qu'a vécu tout ce qu'on appelle philosophie jusqu'à ce jour - qui doute qu'il y ait un autre ordre que celui où le corps croit se déplacer ? Mais cet ordre du corps ne s'en explique pas plus pour autant. Pourquoi l'oeil voit-il sphérique,

alors qu'il est incontestablement perçu comme sphère, tandis que l'oreille, remarquez-le, entend sphère tout autant alors qu'elle se présente sous une forme différente dont chacun sait que c'est celle d'un limaçon ? Alors, est-ce que nous ne pouvons pas au moins questionner que si ces 2 organes si manifestement difféomorphiques, si je puis m'exprimer ainsi, perçoivent de même sphériquement, est-ce que, à prendre les choses à partir de mon objet dit petit a, ce n'est pas par une conjonction nécessaire qui enchaîne le petit a lui-même à faire bouler du fait que le petit a sous d'autres formes, à ceci près qu'il n'en a pas de forme, mais qu'il est pensable de façon dominante oralement ou aussi bien, si je puis dire, chialement. Le facteur commun du petit a, c'est d'être lié aux orifices du corps ; et quelle est l'incidence du fait qu'oeil et oreille soient orifices aussi sur le fait que la perception soit pour tous deux sphéroïdale ?

Sans le petit a quelque chose manque à toute théorie possible d'aucune référence, d'aucune apparence d'harmonie, et ceci du fait que le sujet, le sujet supposé - c'est sa condition de n'être que supposable - ne connaît quelque chose que d'être lui-même, en tant que sujet, causé par un objet qui n'est pas ce qu'il connaît, ce qu'il imagine connaître, c'est-à-dire qui n'est pas l'Autre comme tel de la connaissance, mais qui au contraire cet objet, l'objet petit a, le raye, cet Autre. L'Autre est ainsi - l'Autre que j'écris avec le grand A - l'Autre est ainsi matrice à double entrée dont le petit a constitue l'une de ces entrées, mais dont l'autre, qu'allons nous en dire ? Est-ce l'Un du Signifiant ?

Commençons d'interroger si ce n'est pas là pensable. Je dirais que c'est même grâce à ça que j'ai pu un jour faire pour vous, si tant est que certains ^{ceux} de/qui sont ici fussent là, copuler le Un et mon a qu'à cette occasion j'avais mis au rapport de l'Un à le supposer du nombre d'or. Ça m'a été assez utile pour introduire ce où déjà j'étais conduit par l'expérience, à savoir qu'il s'y lit assez bien qu'entre cet Un et ce petit a il n'y a strictement aucun rapport rationnellement déterminable. Le nombre d'or, vous vous en souvenez, c'est : $\frac{1}{a} = 1 + a$,

.../...

il en résulte que jamais nulle proportion n'est saisissable entre le 1 et le a, et que la différence du 1 au a sera toujours un a^2 et ainsi de suite indéfiniment, une puissance de a, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais aucune raison que le recouvrement de l'Un par l'autre se termine, que la différence en sera aussi petite qu'on peut la figurer, qu'il y a même une limite, mais qu'à l'intérieur de cette limite il n'y aura jamais conjonction, copulation quelconque du 1 au a. Est-ce à dire que l'Un de sens - car c'est cela que le Symbolique a pour effet de signifiant - est quelque chose qui ait à faire à ce que j'ai appelé la matrice, la matrice qui raye l'Autre de sa double entrée ? L'Un de sens ne se confond pas avec ce qui fait l'Un de signifiant. L'Un de sens, c'est l'être, l'être spécifié de l'Inconscient en tant qu'il ex-siste, qu'il ex-siste du moins au corps ; car s'il y a une chose frappante, c'est qu'il existe dans le dis-cord. Il n'y a rien dans l'Inconscient, s'il est fait tel que je vous l'énonce, qui au corps fasse accord : l'Inconscient est discordant. L'Inconscient est ce qui de parler détermine le sujet en tant qu'être, mais être à rayer de cette métonymie dont je supporte le désir en tant qu'à tout jamais impossible à dire comme tel. Si je dis que le petit a est ce qui cause le désir, ça veut dire qu'il n'en est pas l'objet, il n'en est pas le complément direct, ni indirect, mais seulement cette cause qui, pour jouer du mot comme je l'ai fait dans mon premier discours de Rome, cette cause qui cause toujours. Le sujet est causé d'un objet qui n'est notable que d'une écriture ; et c'est bien en cela qu'un pas est fait dans la théorie. L'irréductible de ceci qui n'est pas effet de langage - car l'effet du langage, c'est le pathème, c'est la passion du corps - mais du langage est inscriptible, est notable, en tant que le langage n'a pas d'effet, cette abstraction radicale qui est l'objet, l'objet que je désigne, que j'écris de la figure d'écriture petit a, et dont rien n'est pensable à ceci près que tout ce qui est sujet, sujet de pensée qu'on imagine être être, en est déterminé. L'Un de sens est si peu ici intéressé que ce qu'il est, ce qu'il est comme effet, effet de l'Un de signifiant, nous le savons et j'y insiste : l'Un de signifiant n'opère, n'opère en fait qu'à pouvoir être employé à désigner n'importe

quel signifié. L'Imaginaire et le Réel qui sont ici noués à cet Un de signifiant, qu'en dirons-nous, sinon que pour ce qui est de leur qualité, ce que Charles Sanders PIERCE appelle la firstness, de ce qui les répartit comme qualité différente, où mettre, par exemple, comment répartir entre à cette occasion quelque chose comme la vie ou bien la mort ? Qui sait où les situer puisqu'aussi bien le signifiant, l'Un de signifiant comme tel, cause aussi bien sur l'un ou l'autre des versants ? On aurait tort de croire que des deux, du Réel et de l'Imaginaire, ce soit l'Imaginaire qui soit mortel et ce soit le Réel qui soit le vivant. Seul l'ordinaire de l'usage d'un signifiant peut être dit arbitraire. Mais d'où provient cet arbitraire si ce n'est d'un discours structuré ?

Evoquerai-je ici le titre d'une revue qu'à Vincennes, sous mes auspices, on voit paraître : ORNICAR. N'est-ce pas un exemple de ce que le signifiant détermine : ici il le fait d'êtreagrammatical, ceci de ne figurer qu'une catégorie de la grammaire. Mais c'est en cela qu'il démontre la configuration comme telle, celle, si je puis dire, qui au regard d'Icare ne fait que l'orner ! Le langage n'est qu'une ornure. Il n'y a que rhétorique comme, dans la règle dix, Descartes le souligne la dialectique n'est supposable que de l'usage de ce qu'il égare vers un ordinaire pathématiquement ordonné, c'est-à-dire vers un discours : celui qui associe, non pas le phonème même à entendre au sens large, mais le sujet déterminé par l'être, c'est-à-dire par le désir.

Schéma IV →

Qu'est-ce que l'affect d'exsister à partir de mes termes ? C'est à voir au regard de ce champ où je situe ici l'Inconscient, c'est-à-dire cet intervalle entre, si je puis dire, deux consistances, celle qui ici se note d'un bord que j'ai fait bord de page et celle qui ici se boucle, - se boucle : se boucler impliquant le trou sans lequel il n'y a pas de noeud. Qu'est-ce que l'affect d'exsister qui concerne ce champ où, non pas n'importe quoi se dit, mais où déjà la trame, le treillis de ce que tout à l'heure je vous désignais, d'une double entrée, du croisement du petit a avec ce qui du signifiant se définit comme être, qu'est-ce qui de cet Inconscient fait ex-sistence ? C'est ce que

Schéma V → j'ai ici figuré, et ~~ce~~ que je souligne à l'instant même, du support du symptôme. Qu'est-ce que dire le symptôme ? C'est la fonction du symptôme, fonction à entendre comme serait sa formulation mathématique : $f(x)$; Qu'est-ce que ce x ? C'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre en tant que seulement dans la lettre l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité. De l'Inconscient, tout Un en tant qu'il sustente le signifiant en quoi l'Inconscient consiste, tout Un est susceptible de s'écrire d'une lettre. Sans doute y faudrait-il convention. Mais l'étrange, c'est que c'est cela que le symptôme opère sauvagement. Ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme relève de là. Il n'y a pas longtemps que quelqu'un, quelqu'un que j'écoute dans ma pratique - et rien de ce que je vous dis ne vient d'ailleurs que de cette pratique, c'est bien ce qui en fait la difficulté, la difficulté que j'ai à vous la transmettre. Quelqu'un au regard du symptôme m'a articulé ce quelque chose qui le rapprocherait des points de suspension. L'important est la référence à l'écriture. La répétition du symptôme est ce quelque chose dont je viens de dire que sauvagement c'est écriture, ceci ^{pour} ce qu'il en est du symptôme tel qu'il se présente dans ma pratique. Que le terme soit sorti d'ailleurs, à savoir du symptôme tel que Marx l'a défini dans le social, n'ôte rien au bien-fondé de son emploi dans, si je puis dire, le privé. Que le symptôme dans le social se définisse de la déraison n'empêche pas que pour ce qui est de chacun il se signale de toutes sortes de rationalisations. Toute rationalisation est un fait de rationnel particulier, c'est-à-dire non pas d'exception mais de n'importe qui. Il faut que n'importe qui puisse faire exception pour que la fonction de l'exception devienne modèle. Mais la réciproque n'est pas vraie : il ne faut pas que l'exception traîne chez n'importe qui pour constituer de ce fait modèle. Ceci est l'état ordinaire. N'importe qui atteint la fonction d'exception qu'a le père. On sait avec quel résultat ! Celui de sa Verwerfung ou de son rejet dans la plupart des cas par la filiation que le père engendre avec les résultats psychotiques que j'ai dénoncés.

.../...

Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si ledit, ledit amour, ledit respect est - vous n'allez pas en croire vos oreilles - "père-versement" orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet petit a qui cause son désir. Mais ce que cette "une femme" en petit a-ccueille, si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à voir dans la question. Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets petit a qui sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient - exceptionnellement dans le bon cas - pour maintenir dans la répression, dans le juste "mi-dieu", si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père laquelle est la fonction, la fonction de symptôme telle que je l'ai écrite là comme telle. Pour cela, il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. Voilà ce que doit être le père en tant qu'il ne peut être qu'exception. Il ne peut être que modèle de la fonction qu'à en réaliser le type. Peu importe qu'il ait des symptômes s'il y ajoute celui de la perversion paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme qu'il se soit acquis pour lui faire des enfants et que de ceux-ci qu'il le veuille ou pas il prenne soin paternel. La normalité n'est pas la vertu paternelle par excellence, mais seulement le juste "mi-dieu" dit à l'instant, soit le juste non-dire, naturellement à condition qu'il ne soit pas cousu de fil blanc ce non-dire, c'est-à-dire qu'on ne voit pas tout de suite de quoi il s'agit dans ce qu'il ne dit pas. C'est rare. C'est rare et ça renouvellera le sujet de dire que c'est rare qu'il réussisse ce juste "mi-dieu", ça renouvellera le sujet quand j'aurai le temps de vous le reprendre. Je vous l'ai dit simplement au passage dans un article sur le Schreber là : rien de pire, rien de pire que le père qui profère la loi sur tout. Pas de père éducateur surtout, mais plutôt en retrait sur tous les magistrètes.

J'ai été amené comme ça à vous parler d'une femme. Eh ben, c'est bien là tout ce que je faisais pour éviter de parler d'une femme, puisque je vous dis que ~~La~~ femme ça n'existe pas. Naturellement tous les journalistes ont dit que j'avais dit que les femme ça n'existait pas. Il y a des choses comme ça que ... les "donne" qu'ils se sont

.../...

exprimés ! Ils ne sont même pas capables de s'apercevoir que de dire la femme c'est pas la même chose que de dire les femmes. Alors que la femme ils en ont plein la bouche tout le temps ! La femme, c'est évidemment quelque chose de parfaitement dessinable. Toutes les femmes comme on dit, mais moi je dis aussi que les femmes sont "pas-toutes", alors ça fait un peu objection n'est-ce pas ! Mais la femme c'est, disons que c'est toutes les femmes. Mais alors c'est un ensemble vide. Parce que cette théorie des ensembles, c'est quand même quelque chose qui permet de mettre un peu de sérieux dans l'usage du terme tout.

Une femme d'abord la question ne se pose que pour l'Autre, c'est-à-dire de celui pour lequel il y a un ensemble définissable, définissable par quelque chose qui est là inscrit au tableau. C'est pas $\mathcal{I}\Phi$ c'est pas la jouissance phallique, c'est ça : Φ ; $\bar{\Phi}$ ça existe, c'est le phallus. Qu'est-ce que c'est que le phallus ? Comme bien sûr on traîne, enfin c'est moi qui traîne bien sûr, qui traîne tout ce charroi, alors je ne vous le dirai pas aujourd'hui ce que c'est le phallus. Enfin quand même vous pouvez en avoir tout de même un petit soupçon : si la jouissance phallique est là, c'est que le phallus ~~ça~~ doit être autre chose.

Alors le phallus, qu'est-ce que c'est ? Je vous pose la question parce que je ne peux pas m'étendre aujourd'hui trop longtemps : c'est la jouissance sans l'organe ou l'organe sans la jouissance ? Enfin c'est sous cette forme que je vous interroge pour donner, pour donner sens, hélas, à cette figure. Enfin je vais sauter le pas : pour qui est encombré du phallus, qu'est-ce qu'une femme ? C'est un symptôme. C'est un symptôme et ça se voit, ça se voit de la structure là que je suis en train de vous expliquer. Il est clair que, s'il n'y a pas de jouissance de l'Autre comme telle, c'est-à-dire s'il n'y a pas de garant rencontrable dans la jouissance du corps de l'Autre qui fasse que jouir que l'Autre comme tel ^{ça} existe, ici est l'exemple le plus manifeste du trou de ce qui ne se supporte que de l'objet petit a lui-même ; mais par mal-donne, par confusion une femme pas plus que l'homme n'est un objet a ; elle a les siens que j'ai dits tout à

Schéma V →

l'heure, dont elle s'occupe ; ça n'a rien à faire avec celui dont elle se supporte dans un désir quelconque. La faire symptôme, cette "une femme", c'est tout de même la situer dans cette articulation au point où la jouissance phallique comme telle est aussi bien son affaire. Contrairement à ce qui se raconte, la femme n'a à subir ni plus ni moins de castration que l'homme. Elle est, au regard de ce dont il s'agit dans sa fonction de symptôme, tout à fait au même point que son homme. Il y a simplement à dire comment pour elle cette ex-sistence, cette ex-sistence de Réel qu'est mon phallus de tout à l'heure, celui sur lequel je vous ai laissés la langue pendante, il s'agit de savoir ce qui y correspond pour elle. Ne vous imaginez pas que c'est le petit machin là dont parle Freud ! Ça n'a rien à voir avec ça.

Ces points de suspension du symptôme sont en fait des points, si je puis dire, interrogatifs dans le non-rapport. Je voudrais quand même, pour frayer ce que là j'introduis, vous montrer par quel biais, ça se justifie cette définition du symptôme. Ce qu'il y a de frappant dans le symptôme, dans ce quelque chose qui comme là se bécote avec l'Inconscient, c'est que on y croit. Il y a si peu de rapport sexuel que... - je vous recommande pour ça la lecture d'une chose qui est un très beau roman : Ondine. Ondine manifeste ce dont il s'agit : une femme dans la vie de l'homme, c'est quelque chose à quoi il croit. Il croit qu'il y a une, quelque fois 2 ou 3 ; et c'est bien là d'ailleurs que c'est intéressant : c'est qu'il ne peut pas croire qu'à une. Il croit qu'il y a une espèce, dans le genre des Sylphes ou des Ondins. Qu'est-ce que ce que croire aux Sylphes et aux Ondins ? Je vous ferai remarquer qu'on dit "croire à" dans ce cas-là ? Et même que la langue française y ajoute ce renforcement de ce que ce n'est pas "croire à" mais "croire y", croire là. Y croire, qu'est-ce que ça veut dire ? Y croire, ça ne veut dire strictement que ceci, ça ne peut vouloir dire sémantiquement que ceci : croire à des êtres en tant qu'ils peuvent dire quelque chose. Je vous demande de me trouver une exception à cette définition. Si ce sont des êtres qui ne peuvent rien dire, dire à proprement parler, c'est-à-dire énoncer ce qui se distingue comme vérité ou comme mensonge,

.../...

ça ne peut rien vouloir dire. Seulement ça, la fragilité de cet "y croire" à quoi manifestement réduit le fait du non-rapport tellement tangiblement recoupable de partout, je veux dire qu'il se recoupe, il n'y a pas de doute quiconque vient nous présenter un symptôme y croit. Qu'est-ce que ça veut dire? S'il nous demande notre aide, notre secours, c'est parce qu'il croit que le symptôme il est capable de dire quelque chose, qu'il faut seulement le déchiffrer. C'est de même pour ça qu'il en est d'une femme, à ceci près, ce qui arrive, mais ce qui n'est pas évident, c'est qu'on croit qu'elle dit effectivement quelque chose. C'est là que joue le bouchon : pour y croire, on la croit. On croit ce qu'elle dit : c'est ce qui s'appelle l'amour. Et c'est en quoi c'est un sentiment que j'ai qualifié à l'occasion de comique : c'est un comique bien connu, le comique de la psychose. Et c'est pourquoi on dit couramment que l'amour est une folie. La différence est pourtant manifeste entre y croire, au symptôme, ou le croire. C'est ce qui fait la différence entre la névrose et la psychose. Dans la psychose, les voix, tout est là ; ils y croient ; non seulement ils y croient, mais ils les croient. Or tout est là : dans cette limite. Le croire, c'est un état, Dieu merci, répandu, parce que quand même ça fait de la compagnie on est plus tout seul. Et c'est en cela que l'amour est sérieux rarement réalisé, comme chacun sait ne durant qu'un temps, et est quand même fait de ceci que c'est essentiellement de cette fracture du mur où on ne peut se faire qu'une bosse au front qu'il s'agit. S'il n'y a pas de rapport sexuel, il est certain que l'amour, l'amour se classe, selon un certain nombre de cas que Sendhal a fort bien effeuillés : il y a l'amour-estime c'est ça, c'est pas du tout incompatible avec l'amour-passion, ni non plus avec l'amour-goût ; mais quand même c'est l'amour majeur, c'est celui qui est fondé sur ceci : c'est qu'on la croit. On la croit parce que on n'a jamais eu de preuves qu'elle ne soit pas absolument authentique. Mais ce "la croire" est tout de même ce quelque chose sur quoi on s'aveugle totalement, qui sert de bouchon, si je puis dire - c'est là que j'ai déjà dit - à "y croire" qui est une chose qui peut être très sérieusement mise en question. Car croire qu'il y en a une, Dieu sait où ça vous entraîne !

Ca vous entraîne jusqu'à croire qu'il y a LA, LA qui est tout à fait une croyance fallacieuse : personne ne dit la Sylphe ou l'Ondine ; il y a une Ondine, il y a un Sylphe, il y a un esprit - il y a des esprits pour certains, mais tout ça ne fait jamais qu'un pluriel . Il s'agit de savoir quel sens a d'y croire et s'il n'y a pas quelque chose de tout à fait nécessité dans le fait que pour y croire il n'y a pas de meilleur moyen que de la croire.

Voilà il est 2 heures moins dix. J'ai introduit aujourd'hui quelque chose, j'ai introduit quelque chose que je crois pouvoir vous servir. Parce que l'histoire des points de suspension de tout à l'heure c'était quelqu'un qui m'a sorti ça à propos d'une connexion avec ce qu'il en est des femmes. Et, mon Dieu, ça colle si bien dans la pratique de dire qu'une femme c'est un symptôme que comme personne ne l'avait fait jusqu'à présent j'ai cru devoir le faire.

...

